

Quelle Belle Époque?

Paul-André Linteau

Number 48, Winter 1997

La Belle Époque : les espoirs d'un siècle nouveau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8213ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Linteau, P.-A. (1997). Quelle Belle Époque? *Cap-aux-Diamants*, (48), 14–17.

Quelle Belle Époque?

par Paul-André Linteau

La Belle Époque représente l'une des plus fortes périodes de croissance de l'histoire du Canada. On en retient surtout le formidable développement de la prairie de l'Ouest et on oublie trop souvent que, pour le Québec, c'est aussi une période exceptionnelle qui lui permet de passer, en vingt ans, de 1,5 à 2 millions d'habitants.

Une forte croissance

L'expansion du marché canadien a des retombées stimulantes pour des villes industrielles comme Sherbrooke et Hull. Québec sort de la léthargie qui l'avait affligée pendant un quart de siècle et des entreprises comme Dominion Corset y sont en pleine expansion. Montréal, avec son port, ses grands réseaux de chemins de fer, sa structure industrielle très diversifiée et ses grandes banques, profite plus que toute autre ville de la croissance économique. La population de la métropole passe d'un quart à plus d'un demi-million d'habitants.

Particulièrement spectaculaire est le développement sur le front du Nord. L'énergie hydroélectrique et l'industrie des pâtes et papiers commencent à bouleverser le paysage des régions de colonisation. En Mauricie, des villes nouvelles surgissent à Shawinigan, Grand'Mère et La Tuque, tandis que Trois-Rivières connaît un nouvel essor comme centre industriel et métropole régionale. Ce mouvement irrésistible fait aussi sentir ses effets en Outaouais, au Saguenay, et dans l'Est du Québec.

À la veille de la Première Guerre mondiale, près de la moitié des Québécois habitent en milieu urbain, contre à peine plus du tiers quinze ans plus tôt. Les agriculteurs profitent de la poussée des marchés urbains. Le grand mouvement de mécanisation et de spécialisation dans la production laitière, qui s'était

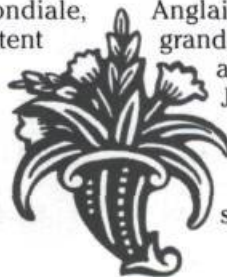


amorcé dans les dernières décennies du XIX^e siècle, se poursuit jusqu'à la guerre. À proximité des grandes villes, la production maraîchère gagne en popularité. Dans les régions plus éloignées, le régime agro-forestier se maintient et les bûcherons-agriculteurs n'arrivent guère à produire au-delà des besoins de subsistance de leur famille.

Des brassages de population

La Belle Époque, c'est aussi la plus grande période d'immigration de l'histoire du Canada : trois millions de nouveaux venus en une quinzaine d'années. Même si la majorité débarque à Québec, elle n'y reste pas. Une bonne moitié des immigrants prend le train pour l'Ouest, mais beaucoup d'autres se dirigent vers les grandes villes, en particulier vers Montréal. Des îles Britanniques, il ne vient plus guère d'Irlandais comme au siècle précédent, mais surtout des Anglais, attirés par les emplois qualifiés des grandes entreprises manufacturières. Il vient aussi des groupes nouveaux, comme les Juifs d'Europe de l'Est ou les Italiens, qui forment à Montréal des quartiers distincts, avec leurs synagogues ou leurs églises, leurs commerces et leur vie associative. Le Québec rural n'a guère con-

En 1887, Honoré Mercier prend le pouvoir à Québec à la tête du Parti national formé à la suite de la pendaison du chef métis Louis Riel. On peut affirmer qu'avec cette victoire politique, les Québécois entrent dans une nouvelle époque politique. Photo : Query Frères, Montréal, 1894. (Collection Yves Beauregard).



naissance de ce phénomène, sauf dans les régions de ressources où Italiens, Polonais et autres immigrants séjournent provisoirement pour participer à la construction d'usines et de barrages ou encore à celle du chemin de fer National Transcontinental qui traverse le nord du Québec et ouvre l'Abitibi à la colonisation.

L'autre grand mouvement migratoire est celui des Québécois qui quittent la campagne pour la ville. Longtemps dirigé surtout vers la Nouvelle-Angleterre, cet exode rural s'oriente de façon croissante vers les villes du Québec, puisqu'on y trouve désormais un plus grand nombre d'emplois. Les enfants des familles nombreuses de la campagne québécoise préfèrent cette solution à la colonisation de terres de plus en plus éloignées, même si celle-ci a encore des adeptes, principalement recrutés sur place.

La prospérité

Une période de forte croissance est généralement synonyme d'enrichissement et c'est particulièrement vrai pour les grands hommes d'affaires, surtout anglophones, qui sont à la tête des plus importantes entreprises du pays. Disposant de fortunes substantielles, ils peuvent mener un grand train de vie.

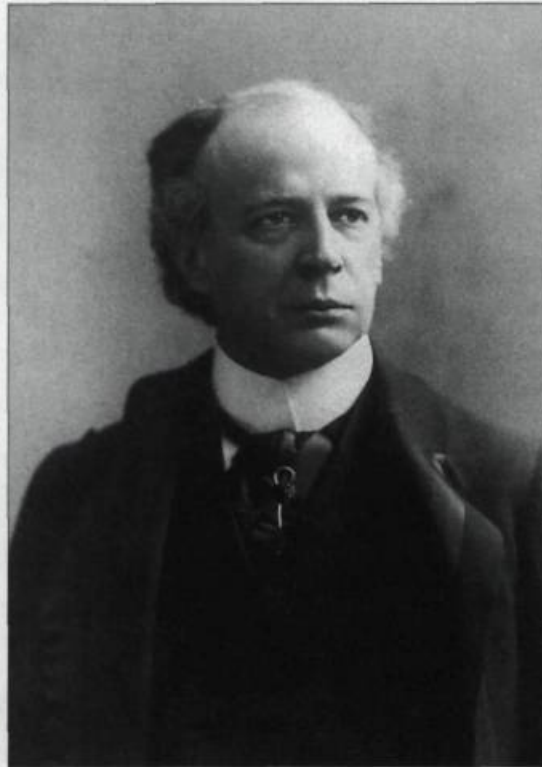
À leurs côtés, les hommes d'affaires francophones ont une stature plus modeste, mais ils profitent eux aussi de la prospérité générale. On les retrouve à la tête d'entreprises commerciales, manufacturières, financières ou foncières. Leur marché est surtout local ou régional et leur clientèle principalement francophone, quoique certaines ont plus d'envergure et débordent le marché québécois. La Belle Époque représente un premier âge d'or pour la bourgeoisie canadienne-française dont les représentants sont plus nombreux et plus riches, aussi bien à Montréal et à Québec que dans les plus petits centres.

La prospérité rejaillit aussi, quoique à un degré moindre, sur les autres classes de la société. Les travailleurs profitent

d'emplois plus nombreux et plus réguliers. C'est le cas dans les services où les commis de bureau et de magasin, les secrétaires, les comptables et les vendeurs jouissent d'une sécurité relative, même si les heures sont longues et les salaires très bas. Les ouvriers semblent aussi voir leur sort s'améliorer. Plusieurs d'entre eux peuvent maintenant se payer un trajet en tramway ou une sortie au cinéma. À la maison, l'abonnement au gaz se répand, mais le coût de l'électricité reste prohibitif pour la plupart. Il faut d'ailleurs faire des distinctions. Les ouvriers qualifiés commandent de meilleurs salaires et mettent sur pied des syndicats. Ceux-ci, très militants au début du siècle, se lancent même dans l'action politique. Quant aux journaliers et autres ouvriers peu qualifiés, ils doivent le plus souvent se contenter d'une vie de misère et de salaires maintenus très bas dans un marché du travail constamment alimenté par l'arrivée de nouveaux

venus. Et quand ce sont des femmes, les revenus sont systématiquement inférieurs. Dans les petites villes, où l'éventail des emplois est beaucoup plus limité qu'à Montréal, la situation est probablement encore plus difficile. Par ailleurs, l'action des réformistes permet un début d'amélioration des conditions de santé et un recul de la mortalité infantile.

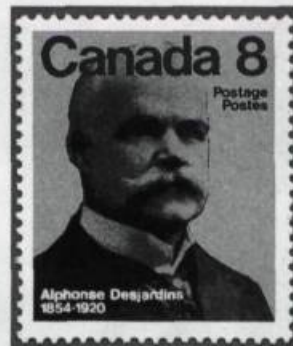
Quant aux agriculteurs, bien peu vivent dans l'aisance. Certes, la commercialisation de leur production leur procure un revenu monétaire qui leur donne un plus grand accès aux biens de consommation, mais la taille des familles en dilue bien souvent les effets. Chaque paroisse rurale compte parmi la population quelques gros cultivateurs qui ont mieux réussi que les autres, mais pour la majorité, la vie à la campagne reste synonyme de conditions très modestes et parfois carrément de misère. On le voit, les effets de la prospérité de la Belle Époque sont bien inégalement répartis.



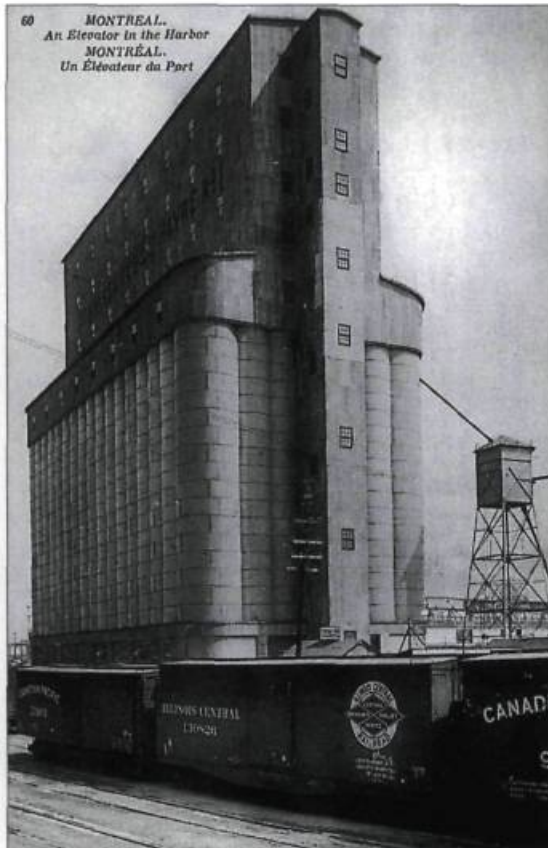
La Belle Époque au Québec connaît un puissant souffle politique avec l'élection en 1896 du libéral Wilfrid Laurier. Pour la première fois depuis 1867, un francophone est premier ministre du Canada. Photo : Galerie Canadienne Albert Ferland, Montréal, 1905. (Collection Yves Beauregard).



Henri Bourassa (1868-1952), dont l'élan nationaliste bouleverse la scène politique au début du siècle. En 1910, il fonde *Le Devoir* pour défendre ses idées. Timbre émis par Postes Canada en 1968. (Collection Yves Beauregard).



Parallèlement à l'essor du capitalisme francophone, apparaît une nouvelle voie, celle de la coopération. En 1900, Alphonse Desjardins crée à Lévis la première caisse populaire pour combattre l'usure, améliorer le sort des classes laborieuses, assurer l'émancipation de ses compatriotes et ralentir l'exode de ses concitoyens aux États-Unis. Timbre émis par Postes Canada en 1974. (Collection Yves Beauregard).



60 MONTREAL.
An Elevator in the Harbor
MONTREAL.
Un Élévateur du Port

La Belle Époque est un temps de renouvellement des formes architecturales. En 1907, les frères Neurdein de Paris inscrivent dans la modernité du temps un élévateur à grains en béton du port de Montréal et les serres en métal et en verre du parc Lafontaine. (Collection Yves Beaugard).



MONTREAL. La Fontaine Park, the Stalhouses.
REAL. Le Parc La Fontaine, les Serres. ND Phot

Une époque d'effervescence

L'Église catholique représente toujours une force conservatrice dans cette société en changement. Elle dispose d'un poids politique réel : elle réussit par exemple à bloquer le projet de créer un ministère de l'Instruction publique, en 1897, puis à freiner le rythme des réformes scolaires à Montréal. Elle jouit d'un prestige considérable auprès d'une population



dont la ferveur religieuse n'est pas encore sérieusement entamée et qu'elle encadre de près.

En milieu urbain, et singulièrement à Montréal, elle doit cependant composer avec les transformations d'une société devenue plus cosmopolite. Son attitude antérieure de résistance au monde moderne est intenable et ses dirigeants cherchent à s'adapter aux nouvelles réalités pour mieux les contrôler, une mission confiée à partir de 1911 à l'École sociale populaire. Des membres du clergé lancent l'idée de syndicats catholiques, d'autres proposent des mouvements de jeunesse d'un nouveau type. Partout on essaie de catholiciser les mouvements sociaux. C'est le cas pour le féminisme, auquel participent des Canadiennes françaises, qui revendiquent des droits pour les femmes, y compris le droit de vote; le clergé impose un féminisme chrétien, plus conforme aux vues de l'Église.

Mais l'Église ne peut que réagir aux tendances nouvelles, elle n'a pas le leadership du changement. La presse quotidienne à grand tirage, devenue un média de masse, atteint une influence inconnue jusque-là et, à partir de Montréal et de Québec, répand ses nouvelles et son sensationnalisme jusque dans les paroisses les plus éloignées. Les Québécois, et au premier chef les urbains, se montrent avides de nouveautés. Ils adoptent ces nouveaux divertissements de masse que sont les sports professionnels et le cinéma. Les journaux excitent leur imagination en leur révélant les innovations de l'époque, notamment l'automobile et l'avion, et les exploits de ceux qui les pilotent.

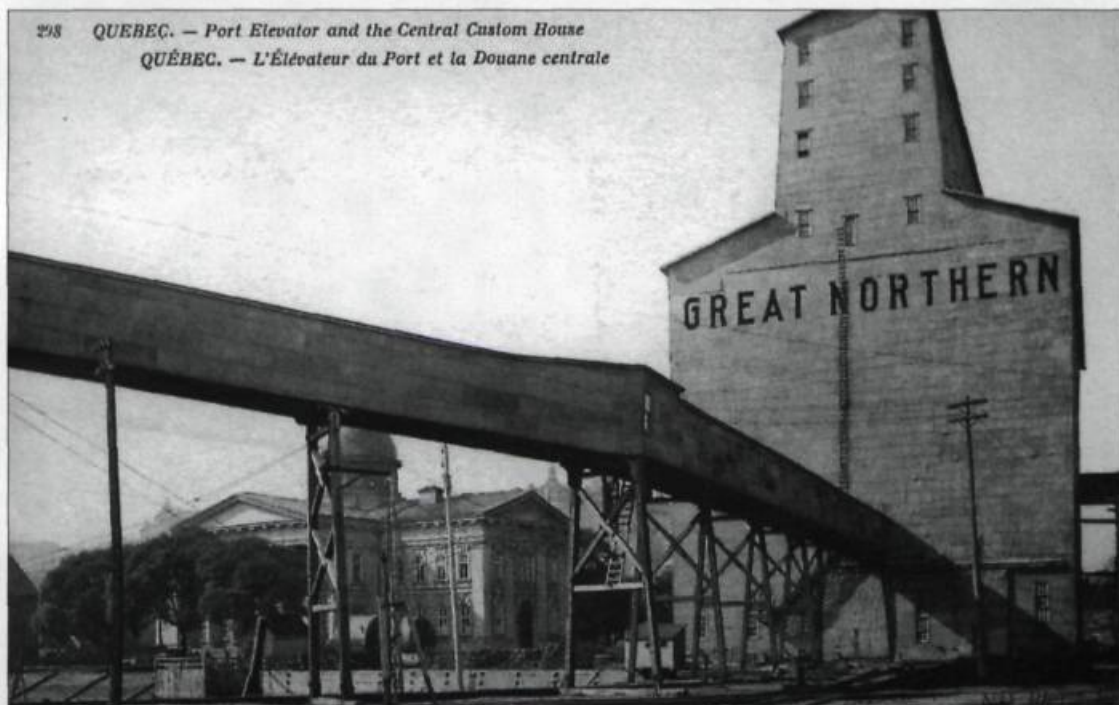
Un Québec rouge

La scène politique, longtemps dominée par les Bleus, a désormais viré au rouge. Le Parti libéral règne aux deux paliers de gouvernement. Wilfrid Laurier, le premier Canadien français à devenir premier ministre fédéral depuis la Confédération, prend le pouvoir en 1896 et le garde une quinzaine d'années. Même dans la défaite, en 1911, il conserve l'appui d'une nette majorité de Québécois. Le gouvernement du Québec tombe à son tour sous la coupe du Parti libéral en 1897 et le restera pendant près de quarante ans. Il est miné par les dissensions internes sous la gouverne de Simon-Napoléon Parent, mais à partir de 1905, le premier ministre Lomer Gouin tient fermement les rênes du pouvoir.

La seule note discordante est celle d'Henri Bourassa, un député libéral qui rompt avec Laurier à l'occasion de la guerre des Boers et qui ne cesse de pourfendre le courant impérialiste. Son action lui attire des appuis parmi la jeunesse et un véritable mouvement nationaliste se développe à partir de 1903. Bourassa et ses disciples se

tourment ensuite vers la scène provinciale, en dénonçant la gestion libérale des ressources naturelles, avant de recentrer leurs interventions sur la scène fédérale à l'occasion des élections de 1911. Malgré la popularité personnelle de Bourassa, ses disciples n'arrivent pas à entamer

pier. Même si elles exercent des fonctions similaires de métropoles régionales, Rimouski n'est pas Sherbrooke. Par sa taille, Montréal représente un monde à part, mais même là, des distinctions importantes existent entre chacun de ses quartiers, comme c'est aussi le cas à Qué-



298 QUEBEC. — Port Elevator and the Central Custom House
 QUÉBEC. — L'Élévateur du Port et la Douane centrale

La Belle Époque marque un temps d'accélération du développement industriel et de l'immigration multiethnique. Cette vue du port de Québec combine ces réalités en montrant l'édifice des Douanes qui accueillera des milliers d'arrivants au cours de la période et un élévateur à grains récemment construit, entreposant des tonnes de céréales pour l'exportation. Carte postale Neurdein Frères, 1907. (Collection Yves Beaugard).

suffisamment l'emprise libérale pour offrir une solution de rechange aux pouvoirs en place.

Un Québec à plusieurs vitesses

La Belle Époque en est donc une de forte croissance et de changements rapides au Québec. Mais si certaines choses changent, d'autres paraissent immuables. Les transformations ne se font pas au même rythme partout et dans tous les secteurs. Les mentalités et les comportements bougent moins vite que les structures économiques. Gérard Bouchard, par exemple, a bien montré comment, au Saguenay - Lac-Saint-Jean, le modèle traditionnel de la reproduction familiale n'est pas encore affaibli en ce début du siècle.

Le Québec de cette époque apparaît comme une mosaïque de micro-espaces qui se distinguent de multiples façons. À la campagne, entre le village et les rangs, même entre chacun des rangs, s'établit une hiérarchie subtile, connue de tous. Des riches terres de la plaine de Montréal aux plus lointaines zones de colonisation, le monde rural se présente dans une gamme très étendue de situations. Le monde urbain n'est pas plus uniforme. Les petites villes mono-industrielles des filatures de coton sont à la fois semblables et différentes de celles des usines de pa-

bec; de Saint-Henri à Westmount, de Saint-Roch à la Haute-Ville, il y a toute une côte.

Les inégalités de chances et de statuts entre anglophones et francophones sont énormes en ce début du siècle. Certes, par leur faible scolarisation persistante, les Canadiens français n'améliorent pas leurs possibilités d'ascension sociale, mais il ne faut pas négliger l'effet des éléments systémiques de discrimination. Les inégalités ne sont d'ailleurs pas qu'ethniques ou linguistiques, elles sont aussi sociales.

Si la Belle Époque est un âge d'or pour certains, elle ne l'est pas pour la majorité des Québécois. Il reste tout de même que quelques-unes des transformations qui caractérisent cette époque - par exemple, la croissance industrielle, l'urbanisation, l'essor du syndicalisme, les réformes dans l'éducation et la santé - auront des effets à long terme et contribueront à l'élévation générale du niveau de vie. En ce sens, la Belle Époque marque une étape importante de la construction du Québec d'aujourd'hui. ♦



Paul-André Linteau est professeur au département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal.